

PRES DE SALEM ET DES ETOILES

Il y a des portions de notre vie que le cerveau occulte, car c'est là la seule manière qu'il a de se protéger de la dégénérescence mentale que leur souvenir peut engendrer. Mais parfois, la puissance d'une expérience vécue est telle qu'entre de nombreuses et salutaires phases d'oubli, son image revient régulièrement nous hanter.

Voilà bientôt vingt ans que l'horreur a corrompu ma raison, et je viens de revisiter en songe chaque instant de l'indicible progression, réceptif au moindre détail avec une acuité remarquable, parfaitement à l'opposé du flou qui distingue ordinairement le monde onirique. Toute l'atrocité du réel se trouva reconstituée sous mes yeux, et j'ignore encore si je les ouvris effrayé par un rêve ou bien si je sors seulement de l'évanouissement qui suivit cette course effrénée dans la campagne nocturne.

À cette époque, j'étais étudiant en lettres, et avec un ami nous avons décidé de passer quelques jours de vacances dans les collines boisées qui entourent la ville de Salem. Nous nous passionnions pour les choses étranges ou paranormales, aussi l'endroit et sa réputation nous offrirent un immense champ d'investigation.

C'était au printemps□dans la journée, nous explorions les profondes forêts de la région, à l'affût du moindre arbre, de la moindre pierre qui montrât une quelconque trace d'influence humaine ou supra humaine. Parfois, des ruines de villages entiers s'offraient à notre dévorante curiosité, rongées par les racines d'arbres centenaires qui témoignaient de l'ancienneté des lieux. Nous passions alors la journée à en inspecter la moindre pierre, à relever les inscriptions dissimulées sous les lichens et à nous aventurer dans les caves qui avaient soutenu pendant plus d'un siècle le poids d'édifices déchus momifiés par le lierre. Ces soirs-là, nous campions entre des moignons de murs, sous des corbeaux massifs qui jadis avaient supporté de solides voûtes et qui pourtant culminaient désormais en un porte-à-faux douteux, et nous avions l'impression d'occuper la cage thoracique d'un squelette gargantuesque. Sous la chaleur des étoiles qui transperçaient les feuillages, nous nous racontions quels faits fantastiques avaient pu prendre place en les lieux, qui les avaient peut-être conduits à l'abandon. Nous aimions à imaginer que se trouvaient auprès de nous des secrets délibérément enfouis par nos ancêtres. Et chaque fois que nous foulions du pied le seuil de nouvelles ruines, nous nous trouvions pris d'une curiosité presque morbide pour ces entrailles béantes, comme à profaner un tombeau inconnu ou à traverser un champ de bataille la nuit après l'affrontement. Nos regards traversaient les murs à moitié abattus, et quoique la nature fût redevenue le seul ayant droit en ces lieux, pénétrer dans chacun de ces bâtiments étranges conservait un goût d'interdit.

Chaque nom, chaque date gravée dans la pierre était pour nous une victoire□ nous revoyions presque les pionniers qui de Londres ou de Lisbonne avaient posé ici les fondations d'un nouveau monde étrange. Mais tout cela restait anecdotique devant le charme qui se dégageait de la puissance des lieux.

Même quand nous dormions dans une simple clairière, Lester ne manquait pas de se demander quelle cave, tombe, galerie ou force maléfique s'y trouvait enfouie pour que seule une herbe aux courtes racines consente à y pousser. De nous deux, il faisait preuve de la plus fertile imagination. Ses récits improvisés sur les endroits que nous visitions m'emplissaient d'une vive admiration à son égard, et surtout d'une reconnaissance respectueuse. Parfois, je

l'écoutais une heure sans rien dire, attentif ou non à ses mots, mais sensible à l'harmonie qui s'en dégageait□des sonorités profondes et rythmées que je jugeais parfois semblables à ce qu'elles racontaient, à la limite de la création humaine.

Alors il me semblait que je venais d'entendre un passage d'un de ces improbables livres impies dont nous dissertions parfois avec un respect et une crainte non dissimulés, parmi lesquels l'incomplet *Livre d'Eibon*, les *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt et le redoutable livre noir dont on doit taire le nom, du dément Abdul Alhazred. La mort de mon camarade fut pour moi une immense perte, mais j'ignore si j'aurais encore pu supporter, après ce qui arriva, le timbre sourd et monocorde que prenait sa voix à ces moments-là.

Environ deux semaines après le début de nos recherches, nous trouvâmes, au plus profond d'une vallée encaissée entre deux collines fortement boisées, dissimulée sous la frondaison d'arbres aux troncs recourbés vers l'aval, une rivière dont nous décidâmes de remonter le lit sinueux. La marche nous était rendue agréable par l'obscurité du sous-bois et la fraîcheur de l'eau. La nuit cependant, le vacarme des coassements était tel que nous pouvions à peine dormir, alors nous poursuivions nos récits, racontant quelles forces terribles souillaient le courant au point que dans cette vallée isolée, les grenouilles s'adonnaient à leur parade nuptiale deux mois trop tôt.

Après un jour et demi de marche, les berges de la rivière se firent plus arides. Certaines plantes étaient comme couvertes de suie et sur les deux rives, l'orée se faisait plus distante, et entre les cimes des arbres se dessinait une trouée qui projetait sa lumière terne sur le ruisseau. La nature semblait laisser place à une sorte de désolation qui commençait à me déprimer. Je fis part de mon trouble à Lester, qui cette fois-là ne trouva rien à en dire.

Le quatrième jour de marche, en début d'après-midi, nous sortîmes de la forêt. Devant nous s'étalait un vaste lac asséché surmonté d'un long barrage de pierre de taille. De l'autre côté se trouvait une retenue, presque vide elle aussi. Là où ses berges boisées se rejoignaient, à l'opposé du barrage, on devinait une rivière qui sortait de la forêt pour couler au fond du réservoir□elle s'en échappait presque sous nos pieds par un conduit percé en une extrémité de la base du barrage, puis poursuivait certainement son cours par là où nous étions arrivés.

Le haut de l'édifice était praticable par un large chemin. De là, nous voyions bien la trouée grise qui longeait la rivière, descendant le fond de vallée jusqu'à disparaître sous une végétation plus saine. Nous aperçûmes également une baraque de planches plantée sur la berge du lac aval. Plus loin, deux hommes chargeaient du matériel à bord d'une estafette. Ils ne cachèrent pas leur surprise de nous trouver en un lieu aussi reculé. Ils étaient employés par l'état pour nettoyer le barrage et inspecter l'ouvrage. La retenue, expliquèrent-ils, alimentait en eau un canal navigable situé plus au sud. Un des hommes, le plus jeune des deux, désigna un trou rectangulaire au fond du lac.

«Vous voyez, c'est par c'te canalisation, elle fait neuf miles en souterrain. Pour l'instant, on cure le lac, mais faudra bien aussi qu'on aille y voir dans quel état que c'est, là-dessous.□

Je montrai le plus vif intérêt pour la chose□la construction m'avait l'air assez ancienne, et sa visite certainement des plus intéressantes. Je questionnai les deux ouvriers sur nombre de détails comme la date de construction, le point de sortie, le danger d'inondation, la taille du conduit... Ils se regardèrent mutuellement, et le plus jeune me dit que leur journée était terminée, qu'ils partaient. Au moment de monter dans le véhicule, le vieux se retourna vers nous et d'une voix sifflante prononça quelques mots que je crus comprendre ainsi□

«Vous ignorez trop de choses, jeune homme.»

L'estafette s'éloigna rapidement dans un nuage de poussière grise. Je regardai Lester, je voyais bien qu'il songeait à quelque chose. Pour ma part, je n'avais qu'une idée en tête : satisfaire la curiosité éveillée en moi par les allusions évasives des deux compères, et explorer le souterrain. À l'aveu de la chose, mon ami se montra plutôt réticent, il évoqua les herbes brûlées, l'odeur de pourriture qui s'élevait du lac, l'empressement de ces deux hommes qui quittaient leur lieu de travail avec quatre heures d'avance. C'était précisément tout ce qui pouvait nous motiver pour cette exploration, et Lester fut rapidement séduit par l'argument, s'excusant même de son étourderie. Je compris qu'il avait surtout peur que nous nous retrouvâmes noyés, mais je calmai ses craintes : il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde qui pût manipuler le barrage, et le débit de la rivière était ridicule tant il n'avait pas plu depuis longtemps.

Débarrassés de nos sacs trop encombrants et équipés de lampes-tempête que nous trouvâmes dans la cabane, nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la canalisation qui formait un puits rectangulaire au fond du lac aval. Le soleil était encore haut dans le ciel, à peine masqué par un léger voile nuageux. Nous descendîmes d'abord une dizaine de mètres à l'aide une échelle rouillée scellée entre d'énormes blocs de pierre : sur l'un d'eux nous pûmes déchiffrer, érodée par le passage de l'eau, l'inscription suivante : CHANTIER ACHEVE EN 1823 SOUS LA DIRECTION DE J. W. LESSAM. Sur un bloc contigu était gravé : À LA MEMOIRE DE, puis une dizaine de noms, DECEDES POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE L'OUVRAGE. La formule était curieuse. Nous pensâmes à un éboulement de la voûte ou à un coup de grisou. Ou noyés, précisai-je, mais à voir la tête de Lester je regrettai aussitôt de ne pas m'être abstenu. Il craignait toujours quelque chose, c'était visible. En bas de l'échelle, le conduit formait un coude et se poursuivait à l'horizontale. La voûte était juste assez haute pour que je m'y tienne debout, mais mon ami devait baisser la tête. Au sol subsistaient de longues flaques d'eau. Partout sur la pierre s'était développée une sorte de mousse très foncée, à l'aspect gélatineux, qui semblait régurgiter l'eau qu'elle avait absorbée pendant des décennies. La canalisation s'en trouvait très glissante, or toute chute risquait de nous priver de lumière. Nous avançons lentement et prudemment, ce qui nous laissait tout le loisir d'examiner les lieux en détail. Tous les dix mètres environ, des anneaux de métal rongés par la rouille étaient ancrés au sommet de la voûte : sans doute avaient-ils servi aux travaux. Après quarante minutes de marche, nous trouvâmes une plaque de fonte rivetée dans un mur. Nous avions parcouru un mile.

Je suggérai que nous poursuivions un peu l'expédition avant de faire demi-tour. Lester acquiesça simplement : il avait très peu parlé jusqu'alors. Une minute plus tard, le sol commença à descendre en pente douce, et nous n'eûmes plus devant nous qu'une gigantesque flaque d'eau. Toute la conduite avait dû s'affaisser car plus loin, le plafond plongeait presque jusqu'au niveau de l'eau, et de larges fentes triangulaires séparaient les blocs de pierre. Cependant, il restait amplement assez de hauteur d'air pour qu'une tête passât. Lester proposa de rebrousser chemin : sa voix retentissait d'espoir. J'ignore pourquoi je le poussai à continuer, peut-être mû par l'ivresse de la peur qui s'insinuait sous ma peau. J'invoquai l'inconnu, l'aventure, et conquies bientôt sa raison. Un problème restait à résoudre : nos lampes n'étaient pas étanches, et nous risquions de les immerger en glissant sur le sol en pente ou en trébuchant sur une pierre en saillie qui nous serait rendue invisible par l'eau noire. Retirant encore une fois tout espoir à mon ami, j'entrepris de me rendre sans lumière de

l'autre côté du siphon, où j'accrocherais une extrémité de la corde que nous avions emportée. Il n'aurait qu'à en faire de même en la tendant le long de la voûte, puis à me rejoindre en faisant coulisser les deux lampes le long de cette main courante.

Le contact de l'eau glacée nous fut agréable tant nous étions frigorifiés□ un courant d'air avait peu à peu retiré toute chaleur à nos vêtements détrempés par l'eau qui sourdait de cette mousse en un mucus étranger. Nous passâmes sans encombre, et poursuivîmes notre parcours. J'ignore pourquoi, mais je savais qu'il nous fallait continuer malgré le froid qui désormais nous était franchement douloureux. Lester ne disait rien□ il tremblait, le regard vide. Mes sens étaient en alerte, mon cœur envoyait dans mes tempes de formidables coups de bélier, et quand le relief de l'inscription se dessina dans l'ombre de ma lampe, j'émis malgré moi un cri de victoire, comme j'avais su malgré moi que cette découverte nous attendait. Je m'imaginai l'avoir peut-être vécue au cours d'un de mes rêves inquiétants□ un violent frisson me parcourut l'échine. À observer le symbole arrondi par le temps, j'eus l'impression que je le connaissais déjà parfaitement. Lester se tenait à côté de moi et l'examinait attentivement. Il était inquiet, je le voyais, ses yeux brillaient d'une lueur étrange.

L'inscription figurait un œil dont la pupille s'élevait en une flamme stylisée. À cet endroit, le mur n'était pas un assemblage de briques de pierre taillée□ au lieu de cela, on avait scellé une dalle et gravé le symbole en son centre. Tandis qu'elle avait bien résisté au temps, les blocs de pierre situés de part et d'autre avaient pour certains glissé comme si leurs fondations s'étaient affaissées, d'autres saillaient hors du mur ou s'étaient disposés de travers en un empilement chaotique. Par endroits, des interstices s'étaient créés assez grands pour que l'on pût y passer un bras. Je les sondai de ma main engourdie. Derrière le mur, il n'y avait rien□ pas de terre, mais quelque abîme inconnu. Lester s'était réfugié contre le mur opposé, il semblait attentif à mes gestes les plus insignifiants. Une des pierres s'était placée de sorte qu'aucune autre n'y reposait plus. J'entendais les grelottements de froid de mon ami résonner dans la galerie. Le bloc devait peser dans les cent trente livres. Lester serrait sa lampe contre lui□ je lui demandai de m'aider à le dégager. Nos doigts glacés râpaient contre la surface. La pression de nos paumes finit par avoir raison des forces de frottement. Un bruit grumeleux accompagnait chaque infime progression qui avivait un peu plus nos chairs.

Le bloc chut d'un bruit sourd et lointain. Je sentais en mes mains les battements de mon cœur. La lueur du pétrole ne laissait rien deviner de ce qui se trouvait au-delà de l'ouverture, comme s'il s'y déroulait un espace infini. J'y tendis une lampe à bout de bras avant d'y engager mon torse. Environ cent pieds sous mes yeux s'étalait un sol immense. Aussi loin que je pus voir, aucun mur ne se dressait. Après que j'eus informé mon ami de la situation, nous fixâmes notre corde à un de ces anneaux scellés dans la voûte, assurâmes notre sécurité et descendîmes en rappel. Nos récentes explorations nous avaient accoutumés à cet exercice.

Face à l'extraordinaire, nos mains endolories n'étaient plus qu'une entrave sans importance. Nous nous trouvions dans une salle immense dont nous devinions à peine deux murs opposés l'un à l'autre. Pour traverser cette cavité imprévue, les ingénieurs du barrage avaient construit un aqueduc souterrain□ notre corde pendait entre deux piliers parmi une vingtaine qui supportaient autant d'arches voûtées. Là-dessus, la canalisation reposait à mi-distance entre sol et plafond, trait insignifiant devant la démesure des lieux.

Quelle civilisation avait bâti ce lieu cyclopéen, quel instinct avait creusé là son atroce terrier□

Nous laissâmes une lampe à terre près de notre point d'arrivée de manière à pouvoir y revenir si jamais l'autre vint à s'éteindre. À la lueur blafarde du pétrole, nous nous lançâmes dans une expédition inconsidérée. Projetées loin derrière nous, nos ombres nous liaient à des abîmes d'obscurité, traînant leurs pas en un ballet grotesque et inhumain. Déjà, la seconde lampe n'était plus qu'un vague halo ténébreux.

D'une largeur démesurée, la salle semblait être un corridor de longueur infinie. Nous approchâmes un mur dont le sommet nous apparut à peine visible quand nous en fûmes au pied. La lumière rasante nous révéla alors, aussi loin que notre regard pouvait porter, une gigantesque fresque gravée à même le roc. Pris d'une appréhension absurde, nous reculâmes pour assister, leurs traits dansant sous la flamme, à des rites inavouables inscrits là à jamais.

Les bas-reliefs incroyablement primitifs mettaient en jeu des créatures innommables aux traits si abominablement effrayants qu'aucun humain ne saurait décrire avec justesse le corps difforme qui servait de prétexte à d'extravagantes aberrations tentaculaires ondulant au son de flûtes portées par des serviteurs répugnants munis d'organes reptatoires atrophiés. À la vue de ces inscriptions s'éveilla en moi une crainte ancestrale encore accentuée par le silence oppressant de l'endroit, comme un avertissement issu d'un instinct endormi depuis des temps immémoriaux.

Lester suggéra que nous partions pour revenir avec une équipe d'archéologues. Mais il m'était impossible d'abandonner du regard l'obscurité rectiligne qui se poursuivait encore sur des distances inconnues. J'étais comme le loup trop occupé à dévorer sa proie pour voir l'homme approcher, j'étais conscient que nous étions les seuls, moi et mon ami, à pouvoir appréhender la réalité de créatures qui existaient bien avant que l'homme apparût sur Terre.

«Et qui connaîtront des temps où l'homme ne sera que le souvenir insignifiant d'une espèce animale trop basse et faible, que seule son ignorance aura momentanément protégée» ajouta Lester. Il m'adressa un regard effrayé et m'engagea à poursuivre notre exploration.

Les blocs de pierre cyclopéens m'évoquaient des gravures de la cité de Mycènes que j'avais vues récemment□ quels pactes terribles Agamemnon avait-il passés pour qu'une civilisation humaine se développât sous la protection de bâtisseurs inconnus□ Là même où nous étions, s'étaient décidés et se décideraient des enjeux à l'échelle desquels le devenir d'une planète n'est qu'une considération parmi d'autres□ car entre les étoiles dérivent des puissances que l'esprit humain dans toute sa simplicité reste incapable de se représenter. Si mes lectures occultes m'avaient appris une chose, c'est à cela que l'on pouvait la résumer□ pour la première fois, j'en saisisais toutes les implications.

Mon corps tout entier se solidifiait petit à petit sous l'emprise d'un froid bien plus atroce que celui de nos vêtements détrempés, un froid intérieur véhiculé par le sang jusqu'à ce qu'il tétanise tous les muscles et astreigne le moindre mouvement à une gesticulation maladroite□ le froid détestable de la peur.

Déjà depuis un bon quart d'heure, le sol avait changé d'aspect pour se muer en une sorte de surface noire et spongieuse qui rendait notre progression encore plus silencieuse. Automatiquement, nous marchions côte à côte et échangeions régulièrement un mot ou un regard vides de sens.

Une odeur âcre semblait envahir les lieux□ cherchant à la définir, nous parlions de vinaigre, de sueur, d'une humeur animale de putréfaction. Quand je levais le regard droit devant vers les profondeurs insondables de notre destination, je pensais apercevoir des constellations inconnues, des espaces parcourus par des corps célestes d'une nature au-delà de

notre compréhension, et chacune de ces visions improbables me glaçait d'effroi, si bien que je ne détachai bientôt plus les yeux du sol.

C'est ainsi que m'apparut ce qui semblait être, en travers de notre chemin, une canalisation à demi enfouie et qui formait un pli arrondi. Lester s'agenouilla, sortit le grand couteau qu'il avait toujours à la jambe et entreprit de creuser dans la matière noirâtre ou verdâtre. La couche externe partait en strates d'un pouce d'épaisseur et laissa apparaître une paroi blanche beaucoup plus solide. Agacé par la résistance du matériau, Lester leva le couteau à bout de bras et l'abattit d'un coup, de sorte que la lame s'enfonça dans son entier. Presque simultanément, un grondement s'éleva des profondeurs de la terre et le sol entier fut secoué d'un spasme monstrueux, nous projetant moi et mon ami à plusieurs mètres de distance.

Lester empoignait toujours son couteau□ là où il l'avait planté s'épanchait un liquide transparent. Je vis mon ami se lever précipitamment, tremblant et haletant d'effroi, et comme cherchant du regard quelque chose à quoi il pût se rattacher. J'étais toujours allongé à terre, étourdi par la chute. Lester prit conscience du couteau qu'il serrait dans sa main, se para d'un grand sourire et le planta à nouveau sur le sol.

Cette fois, une véritable contraction plissa la matière spongieuse, nous projetant à plusieurs mètres de hauteur. Notre lampe alla rouler plus loin, déversant son pétrole en une flaque qui s'embrasa doucement. Une telle terreur emplissait mon esprit que j'étais dans l'incapacité de me relever ou même d'accomplir le moindre mouvement raisonné□ je crois seulement que je criais. Je vidais et emplissais mes poumons en une succession de hurlements. Il me semble qu'à ce moment, une troisième contraction plus terrible encore dessina dans le sol une gigantesque colline, nous emportant dans son mouvement jusqu'à des hauteurs terrifiantes, avant que nous ne nous écrasions à nouveau, toujours plus loin l'un de l'autre.

Un nouveau bruit apparut, celui d'une pluie battante, à la fois grondant et clair. Malgré l'obscurité, je devinai les murs qui s'écroulaient de part et d'autre, et bientôt nous fûmes pris sous une avalanche de fragments de tailles diverses qui n'étaient que les prémices à la rupture des linteaux qui soutenaient le plafond.

Chaque pierre frappant mon corps en arrachait un lambeau de chair et m'étourdissait un peu plus. Je me levai, protégeai ma tête sous des bras bientôt déchiquetés□ une douleur sans nom m'étranglait, affermissant sa prise pour chaque arête venant frapper une chair qui se mêlait à des restes de tissus□ du sang me coulait sur le front, dans les yeux, recouvrait mes joues et contournait mon nez jusque dans ma bouche.

Je pensais à Lester au moment où un cri plus fort encore que le vacarme de l'avalanche déchira mon ébahissement. La lumière diffusée par le pétrole déversé allait décroissant□ je me guidai au son de la voix□ je vis mon ami qui se tortillait dans une mare de sang, ses jambes étaient sous un bloc de pierre de la taille d'une maison. Il gargouilla mon nom, me tendit ses deux bras□ alors que j'accourais l'obscurité se fit. Je gardai cette image fixée sur ma rétine, m'immobilisai. Je savais dans quelle direction fuir. Un quart de tour à droite, puis marcher droit devant jusqu'à ce qu'apparût la lueur de l'autre lampe.

Je m'éloignai hanté par les râles de Lester. Je n'avais rien sur moi qui eût pu mettre fin à ses souffrances□

Ses cris suraigus, inhumains me faisaient oublier l'avalanche de roc qui érodait continuellement mes bras et mes mains aussi efficacement qu'un puissant acide. J'ignore comment je trouvai la force de continuer□ sans doute mû par une horreur bien plus forte que

la simple peur de la mort, l'horreur provoquée par l'inconnu insupportable, une horreur indicible qui me fit marcher de nombreux miles alors que de la charpie de mes bras saillaient des pointes de roc qui découvraient mes os.

Le temps semblait s'allonger en une insupportable éternité, et je perdis bientôt tout espoir d'entrevoir la lumière, le point, l'étoile qui me guiderait à la sortie. Elle avait dû s'éteindre, ou je l'avais dépassée. Je marchais uniquement pour m'éloigner de la réalité absurde à laquelle nous nous étions heurtés□la peau d'une créature de taille inconcevable.

Mes pieds frottaient sur un sol redevenu normal□ dans mes tympans vibrait un grondement rémanent, ma rétine confrontée à l'obscurité la plus totale gardait la marque de la dernière image perçue, ou peut-être mon cerveau me rappelait-il mon impitoyable lâcheté.

Le sang séché me tirait le visage. Je marchais par réflexe, j'approchai instinctivement la flamme vacillante, et j'ignore toujours où je puisai l'énergie qui me fit gravir la corde, mes bras décharnés repliés autour du lin râpeux par la force de tendons à moitié sectionnés.

Un noir total coulait dans l'aqueduc, et j'avais à son encontre□je traversai le siphon où je me noyai presque et dont l'eau glaciale rouvrit mes blessures. J'avais contre tout, surtout contre le temps qui, sadique, décomptait les battements de mon cœur. Une vision blafarde m'insinua quelque espoir□j'aperçus une lumière bleutée au bout du tunnel.

Quelle qu'elle fut j'avais jusqu'à elle, je grimpai des barreaux□j'étais dehors, ébloui par la lune. J'emplis mes poumons, courus, gravis le talus pour gagner le haut du barrage, en ouvris la grande vanne et contemplai le filet d'eau qui déjà s'écoulait en direction du puits. Mes jambes me portèrent jusqu'au chemin qui prolongeait le barrage□les deux ouvriers m'y trouvèrent à l'aube, inconscient.

Je fus porté à l'hôpital d'Arkham où l'on m'amputa d'un bras déjà mort. Mes délires furent expliqués par le traumatisme, et celui-ci, ainsi que la tragique disparition de mon ami, par la visite imprudente d'un ouvrage centenaire qui nécessitait réparations.

J'appris dans les journaux qu'au lendemain de la catastrophe, un gouffre s'était ouvert dans une colline aux environs de Salem, et qu'un témoin prétendait avoir vu monter vers le ciel, dans la clarté lunaire, une gigantesque silhouette donnant de grands coups d'ailes.

Par **Ambroise Confetti**, le 25 avril 2000.

[http://www.bde.enseeiht.fr/~confeta/
ambroise@cellulo.info](http://www.bde.enseeiht.fr/~confeta/ambroise@cellulo.info)

ICQ□ 4508259 (Atvaark)

Impression et copie autorisées à des fins strictement personnelles.
Distribution soumise à autorisation.

Toutes les remarques, critiques, félicitations et engueulades sont chaleureusement accueillies, et susceptibles de donner naissance à des discussions passionnées. Aussi, n'hésitez pas□